

*La Maison-Dieu*, 121, 1975, 170-176.

## COMPTES RENDUS

### Traductions bibliques pour la liturgie

BUZETTI, C. *La Parola tradotta, Aspetti linguistici, ermeneutici e teologici della traduzione della Sacra Scrittura*. Brescia : Morelliana (« Ricerche di Scienze Teologiche 12. Publ. del Pont. Sem. Lombardo in Roma »), 1973. 406 p.

Cet ouvrage, fruit d'une thèse de doctorat en théologie, est important à plusieurs titres. C'est la première étude d'ensemble faite dans l'Eglise catholique sur la question des traductions bibliques destinées à la liturgie. La récente réforme liturgique qui a provoqué dans toutes les langues d'immenses efforts de traductions bibliques a évidemment donné à cette question un relief nouveau, théorique et pratique, de la plus haute importance.

L'auteur est averti de l'ensemble des problèmes théoriques de la linguistique contemporaine et spécialement de ceux de la traduction, renouvelés entre autres par les travaux de G. Mounin. Exégète de formation, il a particulièrement étudié la question des traductions bibliques approfondie par des spécialistes comme E. Nida ou W.W. Wonderly dont il applique la méthode. Mais l'originalité de l'ouvrage est d'avoir envisagé directement et expressément le cas de la *traduction lue dans la liturgie*. Cette finalité spécifique oblige le traducteur à tenir compte d'une quantité d'aspects que la linguistique n'intègre pas toujours, en particulier la transmission orale, le niveau de langage à adopter qui doit être « populaire », etc. Surtout la

réflexion scientifique est sans cesse orientée par un souci pastoral qui est bien le point de vue déterminant de l'usage liturgique de la Bible dans l'Eglise catholique après le Concile de Vatican II.

La matière, extrêmement complexe, est traitée avec clarté sans être simplifiée — avec un sentiment d'abondance que nous donne souvent la langue italienne. Plutôt que de recenser le contenu du livre, signalons quelques points importants clairement exposés. Toute traduction suppose une interprétation, et cela à différents niveaux bien analysés par l'auteur. Toute traduction est relative à ses destinataires (donc la traduction « la meilleure » n'existe pas, comme certaines publicités tapageuses voudraient parfois nous le faire croire). Les destinataires sont des « écoutants » pas nécessairement lettrés ni bibliquement cultivés, d'où la nécessité d'un langage « populaire » dont la juste nature est assez bien cernée. L'Écriture a une fin propre : transmettre un témoignage de la foi, qui commande le genre de fidélité à attendre de la traduction. Toute traduction étant une équivalence, l'équivalence dynamique (obtenir un effet analogue de communication, est à préférer à l'équivalence formelle (qui décalque les structures du texte original).

Ce dernier point est très marqué. L'auteur réagit nettement contre la paresse des traductions usuelles qui se contentent de démarquer le texte hébreu ou grec aux dépens de leur intelligibilité pour les non-initiés. Il ne tombe pas pour autant dans l'excès qui consisterait à vouloir communiquer le seul contenu et non plus le texte (l'Écriture historique). Mais il plaide pour la liberté de la forme traduite. Ce rappel est sans doute utile. Beaucoup de traducteurs de la Bible pour la liturgie auront grand profit à étudier le chapitre VI où l'auteur applique la méthode de Wonderly (analyse, démontage, passage, reconstruction) à partir, non plus des « parties du discours », mais du fonctionnement des termes (objets, événements, relations, etc.).

On peut se demander, malgré les précautions prises et les fines remarques de l'auteur, si la thèse n'est pas excessive et ne néglige pas trop un aspect essentiel du langage liturgique. L'accent mis sur l'équivalence dynamique privilégie nettement la fonction informative, la communication du contenu dénotable, et diminue beaucoup l'importance de la « forme » textuelle (orale — littéraire) dans la communication linguistique. La distinction entre équivalence formelle et équivalence dynamique est utile et éclairante. Elle reste vulnérable, parce que floue ; elle est surtout discutable — et dangereuse — dans la mesure où elle met la forme uniquement du côté de l'aspect formel de l'original. Mais la dynamique dépend toujours et aussi

de la forme du texte traduit. A lire les essais d'équivalence de traduction proposés et justifiés par l'auteur, la forme littéraire paraît en général molle, facilement intelligible mais peu suggestive (par ex. p. 214, Mt 3, 7 : « Voyant beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens venir à son baptême, il leur dit... » devient : « Il vit que parmi ceux qui venaient se faire baptiser par lui, il y en avait beaucoup qui appartenaient à la secte religieuse des Pharisiens ou à celle des Sadducéens ; alors il se mit à dire contre eux... »)

Il me semble que cet ouvrage, qui se propose d'étudier la traduction biblique en vue de son usage dans la liturgie, présente des lacunes notables. En effet y est étudié presque exclusivement le cas des *lectures* scripturaires dans l'assemblée liturgique, emploi de la Bible où la fonction informative semble aujourd'hui prédominante. Mais en regard de toute la tradition liturgique, l'Écriture a beaucoup d'autres fonctions. L'auteur les mentionne en passant (fonction suggestive, etc.). Mais il ne semble pas en tirer les conséquences. Or, des emplois importants de l'Écriture dans la Liturgie se font par mode de phrases isolées dans les prières, chants, versets, répons brefs, antiennes, versets alléluïatiques, etc. Ces moments représentent un des aspects de la « ritualisation » (au sens fort) de l'Écriture, spécialement sous l'aspect « travail du texte » qui produit toujours de nouveaux sens. Le cas le plus typique est celui de la psalmodie. Il est surprenant que l'ouvrage ne fasse qu'à peine allusion à la traduction des psaumes qui pourtant, à beaucoup d'égards, constitue un des lieux majeurs de la Bible dans l'acte liturgique et qui pose les problèmes les plus difficiles, mais aussi les plus radicaux de la traduction biblique. Dans tous les cas d'un « texte qui travaille » (et qui a continué de travailler et de produire du sens aux périodes de l'histoire de la liturgie où les « lectures » semblaient reléguées au second plan) la *forme* est décisive. Une forme molle et distendue travaille mal. Elle fait peu appel à la collaboration du destinataire. Pour cela on a souvent préféré en fait des formes abruptes, concises, parfois difficiles et obscures, mais fortement suggestives.

Cette remarque nous semble importante à une époque où, dans presque tous les cultes chrétiens, a prévalu la tendance aux traductions « explicatives » selon une certaine visée pastorale, mais où s'amorce déjà nettement une réaction vigoureuse sur l'appauvrissement des fonctions du langage dans la liturgie, et spécialement de la fonction « poétique » (au sens de Jakobson : où la forme même est message). Nous pensons que cela touche au cœur même du rite. Peut-être nos traductions du Lectionnaire doivent-elles aller encore un temps dans la ligne explicative. Mais ce genre de texte scriptu-

raire ne répondra pas à tous les besoins rituels qui recourent à la Bible et où la forme est prédominante.

Ces considérations n'enlèvent rien à la valeur et à la très grande qualité de l'ouvrage de C. Buzzetti dont on peut espérer qu'il éclairera grandement les traducteurs liturgiques, spécialement dans les langues dont les structures sont parfois très éloignées de celles des langues bibliques.

Joseph Gelineau, s.j.

### Etudes liturgiques

*Mélanges liturgiques offerts au R.P. Dom Bernard Botte, o.s.b. de l'Abbaye du Mont César.* A l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale (4 juin 1972). Louvain : Abbaye du Mont César, 1972.

En 1972, frères, amis et disciples de dom Bernard Botte lui ont offert des *Mélanges liturgiques* pour le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. L'ouvrage s'ouvre sur une bibliographie du jubilaire qui comporte 191 numéros. L'annonce de plusieurs travaux sous presse et en préparation témoigne de l'heureuse vitalité que conserve l'auteur en sa vieillesse et réjouit tous ceux qui ont jusqu'ici bénéficié de sa science.

Les trente et une études qui composent ces *Mélanges* sont publiées non selon les matières traitées mais en suivant l'ordre alphabétique des auteurs. Cette disposition, incontestablement fort objective, empêche peut-être de percevoir tout le parti qu'on peut tirer d'un tel ouvrage. Plutôt que de signaler ici les études les plus marquantes, nous voudrions en faire une présentation organique.

Comme il convient, ce sont les études de textes qui sont les plus abondantes. Elles sont au nombre de treize (P.M. Bogaert, G. Garitte, O. Heiming, K. Hruby, A. Jacob, P. Jounel, A. Nocent, A. Martimort, J. Mossay, N.K. Rasmussen, A. Renoux, G. Wagner), abordant les domaines les plus divers, de la prière d'action de grâce juive après les repas, la « Birkat ha-mazon », aux préfaces pascales du « Pontifical de Poitiers » et à l'office de la solennité des apôtres Pierre et Paul dans la liturgie renouvelée.

L'histoire (P. Borella, A. Chavasse, L. Leloir, O. Olivar, B. Neuheuser) recouvre un vaste domaine, puisqu'elle va de l'étude de la célébration de Noël et de l'Épiphanie au temps de saint Ambroise